



Chrystine Brouillet

Chère  
voisine

CHRYSTINE BROUILLET

# Chère voisine

*roman*

Postface de Réginald Martel

**TYPO**

Une société de Québecor Média

*À Yves Houde*

Louise était déjà réveillée quand le réveil sonna. Puisque c'était lundi. Le lundi, le mercredi, le jeudi, le vendredi et le dimanche, ses chats la réveillaient vers six heures et demie. Juste avant la sonnerie. Les chats devaient probablement la réveiller les autres jours, mais elle se rendormait aussitôt sachant qu'elle n'allait pas travailler. C'était agréable comme première sensation dans une journée que la caresse d'une patte de velours sur sa joue ; Mozart s'étirait, s'étirait sur le bord du lit, lui touchait le visage ou le bras. Louise laissait souvent pendre un bras hors des couvertures. Le chat s'exécutait sous l'œil attentif de Tia Maria ou Rose ou Minette ; elle n'avait pas encore choisi définitivement le nom de la chatte. Ils miaulaient en chœur. Leur maîtresse se levait, trébuchait souvent sur le tapis ou sur le téléphone, se dirigeait au radar dans la cuisine où, même si l'odeur l'écœurait, elle ouvrait une boîte de nourriture pour chats. Au moins, à Noël, elle avait reçu en cadeau un ouvre-boîte électrique, c'était moins déprimant que de se battre avec un ouvre-boîte manuel qui n'ouvrait même pas tout compte fait. Elle écartait les chats du bout de ses pieds nus ; le même drame avait lieu chaque matin, ils se précipitaient comme si ça faisait vingt-cinq mille jours qu'ils n'avaient pas mangé. C'était assez impatientant. Puis Louise allait se recoucher dix minutes. Jouissant et désespérant à la fois de ces derniers instants de

sommeil. Pas de vrai sommeil, de rêve plutôt. Il faisait toujours beau dans ses rêves.

On ne pouvait pas en dire autant de la journée qui commençait. Ça ne donnait vraiment pas envie de se lever. Mais Louise se leva quand même, elle n'avait pas tellement le choix: non seulement elle ne bénéficiait pas de congés de maladie mais elle ne voyait pas qui elle aurait pu appeler pour se faire remplacer au travail à six heures et demie du matin. Réveiller quelqu'un pour lui demander service, c'est plutôt risqué. Heureusement, elle avait préparé son linge pour le lendemain. C'était une expression de sa mère, « préparer son linge ». C'était quand même hasardeux parce qu'elle ne pouvait pas savoir la veille quelle serait la température du lendemain. Surtout à Québec où la température avait pour seule constante d'être anormale, imprévisible. Bien sûr, Louise aurait pu mettre immédiatement son uniforme de travail, seulement le costume était vraiment trop laid. Louise se disait qu'un costume aussi affreux l'enlaidissait, et comme elle n'était pas très aimable, il valait mieux qu'elle soit jolie si elle voulait avoir de bons pourboires, les clients étant davantage portés à en laisser moins que trop. Le costume était peut-être ce qu'elle aimait le moins de son travail: une robe rouge avec des garnitures blanches, une coiffe blanche, des souliers blanc infirmière. D'affreux souliers avec une semelle épaisse, lacés, des souliers orthopédiques. Elle ne pouvait pas porter autre chose; quand on marche neuf heures par jour, on sacrifie la beauté au confort. Heureusement les clients avaient autre chose à faire que de lui regarder les pieds. Ils regardaient généralement plus haut. Louise avait ajusté sa robe de façon

qu'elle lui moule bien la poitrine et les hanches. C'était réussi. On oubliait que la robe était en nylon lourd, écarlate et laide. Même si le patron exigeait que la robe fût boutonnée jusqu'au cou, elle trouvait moyen d'entrouvrir son corsage. Elle avait toujours très chaud.

À sept heures, Louise poussa la porte du restaurant. Le patron était déjà arrivé. Habituellement, on ne le voyait pas avant dix heures mais le lundi était la journée du dépôt. Une journée très importante. Johanne arriva quelques instants après Louise, elles se dirigèrent vers les cuisines et revinrent bientôt avec quelques tranches de pain grillé. Le café n'était pas fait, elles se contentèrent de lait au chocolat. Louise était plutôt contente : elle n'aimait pas le café et en buvait seulement parce que ça ne faisait pas engraisser ; par contre, s'il n'y avait pas de café, mon Dieu, ce n'était pas de sa faute et elle pouvait boire le chocolat au lait sans remords. Johanne aussi était au régime. Elles échangeaient les menus amaigrissants, ne les essayaient jamais, comptaient les calories, fantasmaient sur tout ce qu'elles servaient aux clients. Pour le moment toutefois elles avaient mieux à faire : Johanne se penchait toujours un peu en avant quand elle faisait des confidences. Louise trouvait cela parfaitement ridicule car il n'y avait personne pour écouter sauf le patron, monsieur Tchou, qui lisait son journal et que n'intéressaient pas de toute manière les amours de son employée.

« Où l'as-tu rencontré ? »

— Ici. Vendredi soir. Tu venais de partir. Je prenais un café avant de sortir, j'savais pas quoi faire, j'avais envie de sortir mais toute seule c'est ennuyant... Je me disais que j'allais magasiner quand il est entré. »

Johanne s'était tue. Comme perdue dans ses rêveries mais pas tout à fait; elle espérait que Louise la questionne. Louise le savait, et comme elle n'avait pas envie de se compliquer l'existence un lundi matin, elle demanda :

« Est-ce que je le connais ? »

— Oh non ! Sûrement pas, c'était la deuxième fois qu'il venait ici. » Elle poursuivit : « J'étais assise à la deux, il est venu vers moi, m'a demandé si je travaillais encore. Non, je lui ai dit. Alors il m'a demandé s'il pouvait s'asseoir avec moi. J'ai fait semblant d'hésiter un peu, et j'ai dit oui. Il s'est assis. Tu peux pas savoir comme il est beau. Tu te souviens de Paul ? Bien lui, il est encore plus beau. »

Quand Johanne parlait, Louise pensait toujours que c'était bizarre que sa compagne s'efforce de bien parler. Elle disait « il est ». C'était étrange parce que Louise ne voyait pas du tout pourquoi Johanne se donnait du mal pour converser avec elle. Johanne continuait à parler, elle était lancée; les hommes, c'était son sujet favori. Nadia, l'autre serveuse qui travaillait avec elles et qui était encore en retard, aimait aussi en parler.

« Il est grand, c'est une chance, je vais pouvoir mettre mes souliers bleus quand on va sortir ensemble. Il a les cheveux noirs, les yeux noirs, je trouve ça assez beau les gars qui ont les yeux noirs, tu peux pas savoir quel effet ça me fait. Il a une belle moustache noire. Puis il est bien habillé. Vendredi il avait un veston en cuir tan. Du cuir, moi je trouve que ça fait sexy. Trouves-tu ? Mais samedi, il avait mis un manteau bleu. Un bleu-gris. J'ai toujours aimé le bleu, tu le sais.

— Oui, je sais. »

Louise répondait n'importe quoi, Johanne n'aimait pas plus le bleu que le noir ou le brun. Mais ce n'était pas important, Johanne n'écoutait pas ses réponses. Elle continuait à raconter sa merveilleuse soirée du vendredi.

« Il s'est assis en face de moi. Il m'a dit : "Ça fait longtemps que vous travaillez ici, mademoiselle ?" Je lui ai dit trois ans. "Ah." Il a fait comme un sourire, un genre de sourire : "Je me demande comment ça que je ne suis pas venu ici avant. Avoir su." Et il m'a regardée dans les yeux. J'avais des frissons qui me passaient partout, il m'a dit : "Est-ce que vous soupez ici ?" Je savais pas trop quoi lui répondre, si je disais non et qu'il soupait ici, j'aurais l'air folle de rester là. D'un autre côté, si je disais oui et qu'on passait la soirée au restaurant, c'était pas mieux. J'ai répondu "Peut-être, ça dépend." "Ça dépend de quoi ?" "J'sais pas, moi..." Il m'a dit : "Est-ce que ça vous tenterait d'aller manger ailleurs ?" "Pourquoi pas ?" Je me suis levée. J'étais assez contente de m'être changée — c'est une bonne idée que tu as eue, toi, de me faire penser à ça. J'avais ma robe mauve avec mon foulard rose. Il m'a aidée à mettre mon manteau. Il est galant. On est allé au Marie-Camille. J'ai presque pas mangé tellement j'étais énervée. On est resté au moins une heure et demie.

— Comment il s'appelle ? demanda Louise.

— Ralph. C'est un beau nom. Moi, les noms anglais... Ralph !

— Johanne ! Louise ! Un café ! »

Les deux filles répondirent ensemble :

« Il n'est pas encore prêt, monsieur Tchou. »

Monsieur Tchou en était contrarié, il ajouta :



« Il me semble que vous pourriez commencer plus tôt, le café serait prêt pour sept heures. Ça serait une bonne affaire. » Il soupira, fronça les sourcils, grogna : « Nadia n'est pas encore arrivée ? Jamais à l'heure, comme d'habitude ! »

Puis, devant l'attitude muette des deux filles, il replongea la tête dans son journal.

« Une chance que les journaux existent », pensait Louise. Puis elle se releva, se dirigea vers le comptoir, y prit une pile de serviettes de table, de napperons, et se mit à monter les tables. Johanne la suivait avec les couverts. À sept heures vingt-cinq, elles avaient terminé, le café était enfin prêt et elles en prirent chacune une tasse. Deux minutes plus tard, les premiers clients arrivaient. Johanne et Louise n'avaient jamais le temps de boire leur café. Toute la ville allait déjeuner, toute la ville allait boire du café sauf elles. Même si elles n'aimaient pas le café, c'était frustrant. Pour la cinquantième fois, Johanne dit à Louise : « Je ne comprends pas pourquoi c'est à nous de faire le café. Si le cuisinier branchait le percolateur quand il arrive, on aurait le temps. C'est pas parce que lui n'aime pas ça qu'on est obligé de se priver. » Puis elle prit son livret de factures et écouta les cinq clients, qui s'étaient assis, donner leur commande. Louise l'imita dans sa section. Ce n'est qu'à dix heures moins quart qu'elle eut le temps de boire un café et de regarder le journal. Regarder parce qu'elle n'avait pas le temps de le lire. En manchette ce lundi matin : « Une mère de famille assassinée. » Louise avait toujours envie de demander si c'était la famille ou la mère qui avait été tuée. Mais on trouverait cela de mauvais goût. En page 2, il y avait plus de détails relatifs au meurtre.

*« La Sûreté du Québec a poursuivi, hier, son enquête relativement à la mort de Pierrette Beaulieu-Paré, qui a été assaillie sauvagement, samedi soir, à son domicile, 78, rue Saint-X.*

*La jeune femme, mère d'un enfant de deux ans, attendait vraisemblablement son mari lorsque l'agression s'est produite. Un ou plusieurs individus se seraient introduits dans l'appartement. Selon les policiers, le vol ne serait pas le motif du crime crapuleux. En effet, la victime, qu'on a découverte baignant dans son sang, a été étranglée puis mutilée sexuellement, selon l'autopsie. Les enquêteurs songent plutôt à un crime sadique. On n'exclut pas l'hypothèse d'un sacrifice rituel comme c'était le cas lors de la mort de Jeanne Lesboens, en juillet 1979. »*

« C'était de ça que parlaient les clients ce matin », se dit Louise. Elle ne les avait pas écoutés; elle avait la faculté d'entendre seulement les commandes: café, deux œufs bacon, café. Il n'y avait pas d'autres détails dans le journal sauf des photos du mari éploré, du bébé, des voisins qui la trouvaient bien gentille. Louise pensa qu'elle achèterait un journal à sensation pour en savoir plus long. Parce que la rue Saint-X n'était pas très loin de chez elle, que la victime était déjà venue au restaurant, peut-être même vendredi ou samedi avant de mourir. Parce que Louise avait accepté depuis longtemps d'être attirée par les récits sanglants. Elle avait lu des bouquins sur les camps de concentration, et ce n'était pas pour la culture, alors

pourquoi? Louise en avait conclu que l'être humain est fasciné par la mort, surtout violente, et ceci expliquait que les tirages des journaux à sensation soient à la hausse.

À la tabagie où elle acheta son journal, tout le personnel parlait du meurtre. On se demandait si la victime avait été violée: le journal ne donnait pas une information claire, « mutilation sexuelle » ça veut dire quoi au juste? Est-ce que Pierrette Beaulieu-Paré avait été violée?

Louise, pour sa part, se demandait si la victime avait subi les violences avant ou après sa mort. C'était toute la différence du monde. Pour violer après avoir tué, il faut être fou; personne ne voudrait violer la mort. Pour violer avant, il faut être sadique. Louise pensait qu'il y avait sûrement plus de sadiques que de fous, si on songe au nombre de viols. Mais, de toute façon, on ne saurait que demain, avec d'autres nouvelles, si mutilation signifiait aussi viol.

Johanne était dans tous ses états quand elle eut fini de lire le journal que Louise avait laissé sur le comptoir.

« Louise! Je suis sûre qu'on le connaît! Il doit être venu ici! Puis la femme aussi, on la connaît, c'est certain! C'est épouvantable! Je trouve ça effrayant! Qui tu penses que c'est, le meurtrier? D'un coup qu'il est venu à matin! Si jamais j'apprends que c'était un client, j'arrête de travailler ici. C'est effrayant! Pauvre madame! Imagine son mari, ça doit être effrayant! Moi, je trouverais ça effrayant! Tu dis rien?

— Moi aussi je pense qu'il est probablement venu ici. »

Johanne s'indigna :

« Ça n'a pas l'air de te déranger.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? »

Johanne répondit qu'elle se ferait raccompagner chez elle quand elle quitterait le restaurant. Les rues étaient trop dangereuses.

Louise allait entendre parler du meurtre toute la journée ; un client sur deux lui donnait son avis quant à l'identité du meurtrier. Ce lundi 20 septembre, la ville de Québec comptait au moins sept cent quatre-vingt-trois détectives amateurs. Ça n'enlevait rien à l'horreur du meurtre.

Quand Louise rentra chez elle, le crépuscule lui parut menaçant. Il est rare qu'on pense au crépuscule, en septembre, quand l'air sent les feuilles fumées et la fraîcheur des nuits prochaines. On pense que les jours raccourcissent, que ce sera bientôt l'hiver, mais on ne pense jamais précisément au crépuscule. C'est pourtant à lui que Louise songeait. Parce que le ciel était cramoisi, on aurait dit qu'il narguait les femmes, toutes les femmes du quartier angoisseraient, ce soir-là, de rentrer chez elles.

Louise avait peur. Et d'autant plus que ça ne lui arrivait jamais. Elle était généralement très sûre, mais ce soir-là... Elle marchait beaucoup plus vite que le matin en sens inverse. Un pas rapide, décidé. Pas précipité, il ne fallait pas montrer qu'elle avait peur. Montrer à qui ? Elle n'aurait pu dire, c'était confus comme impression, mais elle pensait que c'était mieux de paraître sûre d'elle. Plus elle s'efforçait d'être calme, plus elle s'entendait respirer. Il lui semblait que le monde entier l'entendait respirer. Qu'est-ce que ça pouvait être difficile d'avoir l'air ordinaire ! Qu'elle était idiote d'avoir peur comme ça ! Mais elle n'arrivait

pas à rire de ses peurs. C'est qu'elle n'avait pas envie de mourir ! Elle ne voulait pas mourir. Alors elle marchait encore plus vite, oubliant ses résolutions d'allure décontractée. Puis elle ralentit de nouveau. Elle vit un homme, de l'autre côté de la rue, à quelques maisons derrière elle. Il était grand, avait les cheveux noirs et les mains dans ses poches. Louise ne respirait plus du tout. Elle était à quelques mètres de chez elle, ce serait trop bête. Mais elle ne bougeait pas. Elle se rappelait les histoires de serpents qui hypnotisent et elle trouvait idiot de penser à ça au lieu de courir, mais elle ne courait pas. Elle étouffait à force de ne pas respirer. Elle voyait l'homme s'avancer. Elle se voyait immobile et l'homme qui avançait toujours, de l'autre côté de la rue, qui la dépassait, marchait devant elle, et prenait une autre rue. Elle ne voyait plus l'homme depuis quelques minutes quand elle se mit à pleurer. Elle haletait, s'étranglait dans ses sanglots, elle n'en pouvait plus d'avoir peur C'est terrifiant d'avoir peur.

Elle introduisit la clé dans la serrure, s'y prit à deux fois parce qu'elle ne voyait pas bien ; on n'avait pas encore installé de lampe dans l'entrée. Elle prit son courrier — des comptes, toujours des comptes — puis pénétra dans son appartement. Mozart et Rose accouraient vers elle. Louise s'accroupit — s'affala, pour être plus juste — et leur dit comme elle avait eu peur et qu'ils étaient bien chanceux d'être des chats, qu'ils ne mourraient pas assassinés dans leur lit. Elle laissa tomber son manteau sur une chaise, passa à la salle de bains pour faire couler son bain, en espérant qu'il restait suffisamment d'eau chaude pour elle, se dévêtit, rangea ses vêtements pour le lendemain ; elle porterait la même chose. Les chats la suivaient partout

quand elle rentrait le soir. Louise trouvait que ses chats confirmaient l'exception de la règle : ils n'étaient pas très indépendants. Elle les adorait. Souvent, elle se disait qu'il était malheureux qu'elle soit une humaine car elle vivrait sans doute plus longtemps qu'eux et que les voir vieillir et mourir serait la plus grande souffrance de son existence. Ils n'étaient âgés que d'un an, heureusement. Mozart était tout noir à poil ras. Il avait les yeux verts, vert printemps, et le nez noir. Louise aimait mieux les chats qui n'avaient pas le nez rose. Tia Maria était grise, son pelage était ouaté, nuageux, voluptueux. Ils formaient un beau couple.

Louise ferma les robinets, mit sa main dans l'eau, c'était un peu trop chaud. Elle s'assit sur le bord de la baignoire et attendit un peu. Elle se regarda dans le miroir. Peut-être devrait-elle se faire couper les cheveux. Avoir un toupet ? Des mèches ? Quoi ? Ces jours comme celui qu'elle venait de vivre, on a envie de changer de tête à défaut de changer le monde.



Louise partage son temps entre son boulot de serveuse, ses visites à Roland, un voisin paraplégique, et ses chats adorés. Mais voilà que deux meurtres sanglants commis dans le quartier viennent troubler le cours de cette existence tranquille. Lorsqu'un troisième cadavre est découvert tout près de leur immeuble, Louise et ses voisins ne peuvent s'empêcher de se soupçonner : l'un semble anormalement nerveux, un autre se montre fuyant, un autre encore reste de marbre devant le drame... Hier banales, les allées et venues de chacun deviennent alors prétexte à un jeu de piste qui aura des conséquences funestes.

L'intrigue pleine de rebondissements et les personnages colorés de Chrystine Brouillet ont fait le succès de ce premier roman (prix Robert-Cliche 1982), entrée remarquée de l'auteure dans le paysage littéraire québécois.